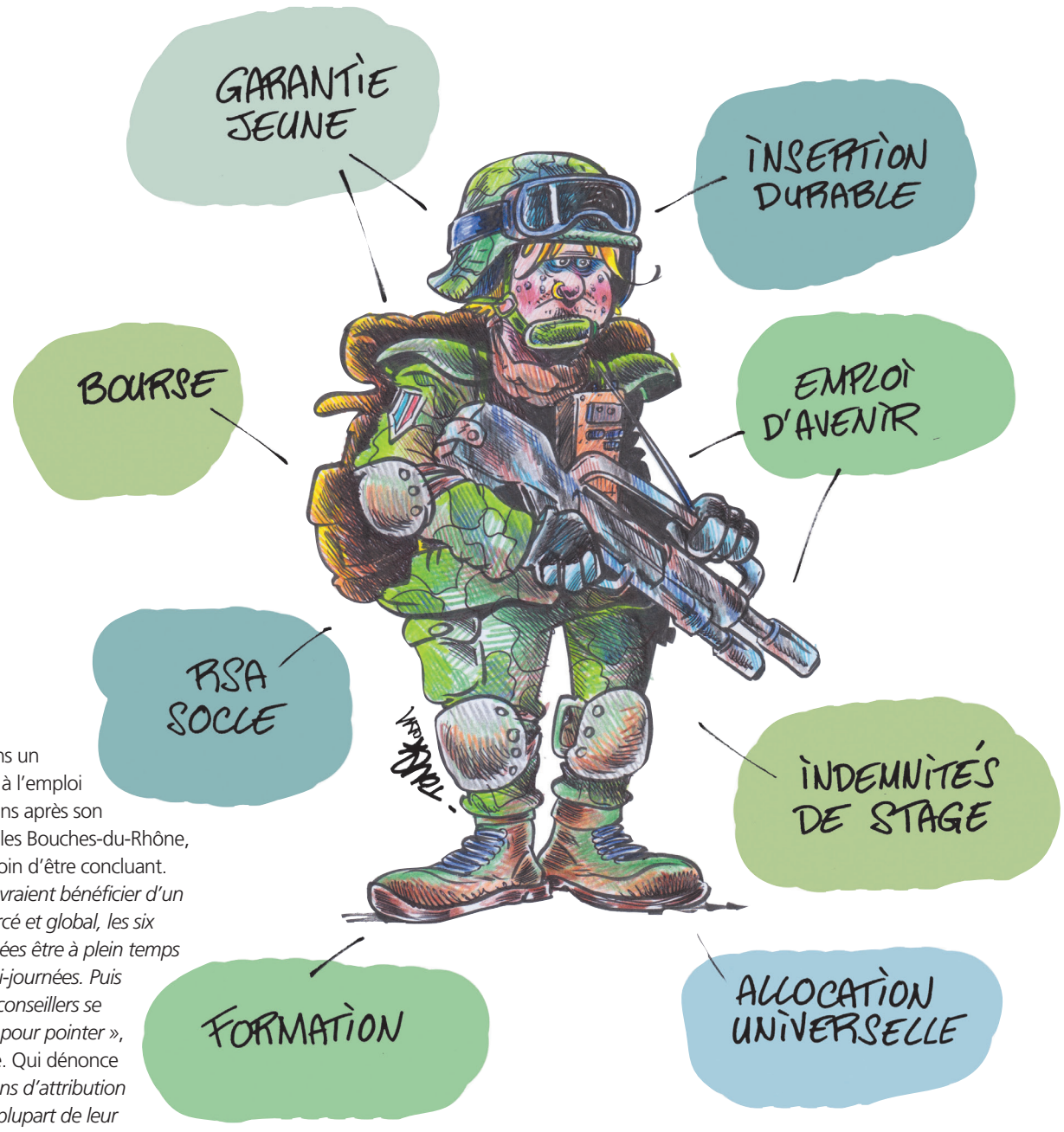
n° 135
décembre 2015
Cahier spécial
Supplément « Et si ?»

le Ravi
ENQUÊTE & SATIRE EN PACA

retrouve sa jeunesse

Comment faire pour aider vraiment les jeunes ? Depuis le quartier des Flamants, une cité du 14e arr. de Marseille, la question n'a rien d'anodine. Pendant trois mois, un groupe d'habitants du territoire, fort de son expertise citoyenne, s'est interrogé sur les solutions à mettre en œuvre. Et si on écoutait enfin les jeunes ? Et si on créait un revenu de base « jeunes » ? Et si...



Après avoir « *emmerdé le Front national* », la jeunesse va-t-elle se jeter dans sa gueule ? C'est ce que clame l'héritière en chef, pour qui le FN serait désormais le parti préféré des 18-25 ans. Si la petite entreprise lepéniste en séduit indéniablement, « *le premier parti des jeunes est l'abstention* », rappelle Sarah Robin, représentante du collège « partisans » du Forum français jeunesse (1). De fait, fin novembre, une enquête Ipsos indiquait que presque 75 % des 18-25 ans comptaient aller à la pêche (ou à la chasse, qui est plus de saison) lors des élections régionales. « *Ils ne se sentent pas représentés* », déplore cette responsable des jeunes de l'UDI.

Et ça n'est pas la seule explication de la centriste. « *On ne nous écoute pas, on nous dit* «moi aussi j'ai été jeune», insiste encore Sarah Robin. *On nous cantonne aux questions sur la jeunesse. Il y a de la discrimination alors que nous sommes des citoyens à part entière.* » Les quartiers dits prioritaires de la politique de la ville peuvent en témoigner. Dix ans après la révolte des banlieues, les mêmes maux persistent et la situation des jeunes s'est dégradée : précarité accrue, problèmes d'accès au logement, à la santé, etc… Pourtant, les demandes dans les quartiers populaires sont loin d'être utopiques ou irréalistes. Rencontrés lors d'une matinée des Etats généraux de Provence du conseil départemental des Bouches-du-Rhône consacrée à la jeunesse, Naïm, Hacene et Mehdi, la vingtaine, ont des rêves sans prétention : « *Un boulot et la base de la vie, une famille.* » Et des revendications simples : « *Etre écoutés* », qu'on leur fasse « *plus confiance* », qu'ils trouvent « *une petite formation* ».

François Hollande, qui avait demandé dans son célèbre discours du Bourget à être jugé sur le sort des jeunes à la fin de son quinquennat, s'apprête à vivre de nouveaux lendemains qui déchantent. Ses intentions de départ sont là aussi restées lettre morte. En témoigne le « *rapport alternatif au plan priorité jeunesse* » de juin 2015 du FFJ. Lancé début 2013 avec la volonté d'une approche transversale et globale aux problèmes de la jeunesse, « *le plan […] s'est métamorphosé en un catalogue* », tacle la plate-forme. Et si elle voit quelques avancées, comme la garantie logement, « *ça ne va pas assez loin, les promesses [de François Hollande] n'ont pas été tenues* », résume Sarah Robin.

Même la garantie jeune, présentée comme un RSA jeune et à ce titre une mesure emblématique, est un fiasco. Mis en place pour les jeunes de 18 à 25 ans en grande précarité (sans formation, sans emploi, voire SDF...), ce dispositif « gagnant-gagnant » (sic) octroie une allocation de 461,26 euros (un sous RSA) contre l'engagement dans un parcours intensif d'accès à l'emploi et à la formation. Deux ans après son lancement, le bilan dans les Bouches-du-Rhône, département pilote, est loin d'être concluant. « *Alors que les jeunes devraient bénéficier d'un accompagnement renforcé et global, les six premières semaines censées être à plein temps sont réduites à cinq demi-journées. Puis les rendez-vous avec les conseillers se réduisent à un par mois, pour pointer* », témoigne une éducatrice. Qui dénonce encore : « *Les commissions d'attribution et de suivi consacrent la plupart de leur temps aux sanctions* » ; « *comme les objectifs d'entrées ne sont pas atteints, ils ratissent large, notamment en direction des jeunes diplômés* » ; « *les plus marginaux, pourtant la cible initiale, sont renvoyés vers les structures spécialisées* ». Liste non exhaustive...

« Et si on s'occupait enfin des jeunes ? »

« *Je doute de son utilité* », ronchonne de son côté Sarah Robin, du FFJ, qui revendique plutôt l'ouverture du RSA « *aux moins de 25 ans* ». Voire carrément la mise en place d'un revenu de base ! « *L'idée fait son chemin dans beaucoup d'organisations de jeunes, y compris chez les jeunes de l'UDI. Le système social est à bout de souffle, il faut bien trouver d'autres solutions* », explique la jeune centriste.

Stupeur et tremblement ! La proposition d'un revenu universel est justement une des solutions pour « *aider vraiment les jeunes* » imaginées par un groupe d'habitants du quartier des Flamants, dans le 14e arr. de Marseille, que *le Ravi* a accompagné pendant trois mois sur un projet de journalisme participatif. Leur analyse est plus terre à terre : beaucoup de jeunes de cités décrocheurs ou non, n'ont pas les moyens de poursuivre leurs études ou de payer une formation, de bouger de leur quartier ou de leur ville, de quitter le domicile parental, d'avoir des loisirs.

Et ils parlent en experts ! Cherasade, Chaïnese et Kévin sont suivis par l'Addap 13, une asso d'éducateurs de rue dans laquelle travaillent Dalila et Icham. Ahmed est le président de l'école coranique du quartier, Lukas est en terminale S dans le très sélect (mais public) lycée Thiers, Amina, Nadia et Taourati sont des mères de famille passionnées de théâtre. Il y a aussi Fatma et Marina, du centre social Flamant-Iris, et Thierry, le directeur de Média2 Méditerranée, notre hôte pendant ce trimestre, mais également un nouveau partenaire qui vient enrichir ce nouveau « *Et si ?* » d'une production audiovisuelle (2).

A leur demande, et après de longues discussions, la thématique de ce cahier très spécial a basculé vers la jeunesse et non les migrants, choix du groupe de Saint Gabriel (voir au revers de ce cahier). Les tueries du 13 novembre montrent qu'ils ont eu le nez creux. Habitants d'un quartier qui cumule chômage de jeunes et décrochages scolaires massifs (près de 50 % chacun), discrimination à l'embauche, sauf dans les « réseaux », et pauvreté, ils ne manquaient déjà pas de raisons de s'y intéresser. Ni de solutions.

Après avoir beaucoup phosphoré et tchatché, ils se sont finalement décidés pour quatre sujets : Et si on écoutait enfin les jeunes ? Et si on imaginait un lieu de formation professionnel innovant et ouvert à la culture ? Et si on incitait les entreprises à embaucher les jeunes ? Et si on créait un revenu universel et inconditionnel pour les jeunes, y compris pour les jeunes migrants ? Puis, il a fallu définir les angles, choisir les genres, préparer les interviews. Après une rapide initiation aux règles journalistiques, des sous-groupes se sont formés et chacun est parti en reportage, a réalisé ses entretiens (dont un par skype !). Un exercice *in fine* assez peu impressionnant pour la plupart. Finalement, chacun a pu constater que leurs idées, leurs solutions n'ont rien de farfelues. Et sont même plus que pertinentes. Beaucoup les défendent déjà !

1. Créée début 2012, cette plate-forme rassemble 85 associations, syndicats lycéens et étudiants, des organisations partisanes et des mouvements d'éducation populaire.
2. A voir sur le site du *Ravi* ou sur www.bat13tv.fr

Jean-François Poupelin

Rencontre entre Saint Gabriel

La collecte des informations pour la rédaction de notre article s'est beaucoup faite sur le terrain. Nous y avons fait de belles rencontres. Malgré leurs difficultés, les représentants des associations forcent le respect par leur humanité et leur courage pour faire bouger les choses. Il suffit de voir les locaux dans lesquels ils travaillent afin de se rendre compte du peu de moyens dont ils disposent. En fait, l'accompagnement, le suivi des dossiers et des hommes, reposent essentiellement sur le bénévolat. Une petite armée, pleine de bonne volonté, s'active pour un monde meilleur, plus juste, qui repositionne l'humain à sa place, celle qu'il n'aurait jamais dû quitter, c'est-à-dire au centre de tout. Mohamed, Jean-Pierre, Cécile, Bernard, Benedetta... Chapeau bas M'sieurs Dames !

Véronique Fabiani (habitante de St Gabriel)

Des souvenirs me reviennent. Les difficultés que rencontrent les migrants, malheureusement je les ai vécues quand je suis arrivée d'Oran à Marseille à l'âge de sept ans : la langue, le manque de respect, la moquerie, la méchanceté, l'incompréhension... Aujourd'hui, je suis contente de voir l'ouverture d'esprit. Il y a beaucoup d'associations qui participent à aider les étrangers et la solidarité est, malgré tout, importante. L'urgence, pour moi, c'est de s'occuper des personnes sans logement. Alors n'ayons pas peur d'aller vers les autres. D'avoir des activités (théâtre, animation, musées...) Soyons fraternels ! Quand on veut on peut. J'ai l'espoir !

Fatiha Ben Salah (voisine de Véronique)

Cette expérience m'a permis de croiser des personnes avec un engagement politique et humain qui m'ont marqué. J'ai rencontré des personnes qui cherchent à s'en sortir avec les autres. Cet été, cela me revient, une mère à 4 heures du matin a sonné à toutes les portes de son immeuble pour demander du secours pour son fils victime d'une crise cardiaque. Aucune porte ne s'est ouverte. Il est mort. Lorsqu'une personne est en danger, on ferme notre porte ? Est-ce que cela nous protège ? Allons-nous nous en sortir tout seuls ? Non et on ne s'en sortira que solidaires!

Rachid Bourega (responsable au centre)

Enseigner le français, c'est une fonction plurielle : apprendre à bien écrire, à bien parler, à lire et à prendre conscience des mots, des sentiments et des raisonnements, des valeurs humanistes qui éclairèrent une époque et embrasent notre présent. Mais le feu qui anime la langue française perd parfois son souffle dans les discours vides auxquels nos adolescents ne croient déjà plus. A quoi bon connaître sa propre langue si les mots n'ont plus de sens ? Alors nos élèves la provoquent de leurs fautes d'orthographe comme pour la réveiller de sa torpeur… Et lorsqu'arrivent d'ailleurs nos élèves non francophones, ils insufflent, avec leur envie d'apprendre et leurs tentatives créatives, à notre langue et à notre pédagogie une nouvelle aspiration…

Nathalie Schmitt (prof de français à Henri Wallon)

Notre enquête a débuté le 9 octobre, sur la place Dalmas, pour la fête de la Fraternité, dans le 14ème, fief du FN. Musique, poésie, idées, foule confiante. On en est loin aujourd'hui puisque c'est cet esprit-là qui a été massacré, le 13 novembre. On est pris comme en étau par les fascistes tous azimuts. On nous voudrait, de tous bords, tétanisés, repliés. Peut-être le sommes-nous mais des flux ont cours, des gens en danger ailleurs viennent vers nous, rappellent que la vie est mouvement, risques... Qu'on a besoin des autres pour être libre. Dire non à « la peur instinctive de l'autre », c'est aller là et vers qui on n'est jamais allé, en étranges étrangers. Puis écrire, dire. Ce qu'on a fait ici.

Annie-Claude Jeandot (animatrice à *Radio Galère*)

Ces images nous ont tous touchées. À différents degrés. Celles du petit Aylan échoué sur une plage, celle du camion qui enfermait plus de personnes que ce que le cerveau humain pouvait envisager. Et d'autres encore. Ce qui touche aussi, c'est le fait que des habitants d'un quartier aient envie de prendre la parole. Sur un sujet aussi complexe, un thème aussi polémique. Au risque de remuer ce sujet douloureux et d'être obligé d'en parler. C'est le côté sans tabous de cette démarche qui m'a donné envie de recueillir des témoignages, fruits de rencontres méditerranéennes chanceuses et de les glisser dans l'espace de parole qu'incarne ce hors série.

Charlotte Lazarewicz (Journaliste à *Urban Prod*)

TRIBUNE Par Gérard Perrier, du centre Saint-Gabriel

Et si on migrait ?

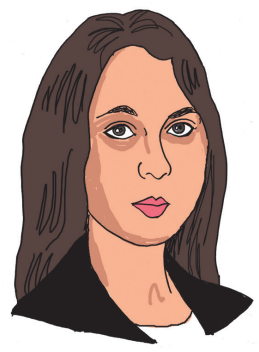
Mon propos n'est pas de raconter mes itinéraires. C'est une réflexion sur une histoire marchée par des milliers. Bien des mystères entourent ce chemin. Les mystères, de façon troublante, expriment, accompagnent, disent la complexité, l'incertitude du réel. Et ces cheminements en sont comme une métaphore.

Mais ce sont les ampoules, les muscles fatigués, le sac à dos qui scie les épaules qui ont produit une situation insolite et créatrice pour nous, bipèdes urbains qui ne marchent plus guère d'ordinaire : ils ont provoqué un désir de rapprochement avec autrui.
On vit durant ces marches un état de fusion respectueuse de chacun. Celle qui nous a ému aux larmes plusieurs fois. Lors des retrouvailles les soirs à l'étape et au moment de la dislocation finale. A notre mesure, sur le Camino, nous avons éprouvé de l'empathie entre nous. Soit l'appréhension immédiate de l'affectivité d'autrui. Sans doute une reconnaissance mutuelle qui dépasse les frontières culturelles et langagières des uns et des autres. Et crée du « commun » sensible et intelligent.
Rien n'aurait été possible sans cet état d'esprit très particulier : celui de la marche sur un chemin qui a vu tant de « caminantes ». On marche dans un espace d'histoire qui parle. Et dont on parle. Du passéisme ? Plutôt un regard très actuel sur notre temps. Cette attitude est d'abord faite de simplicité dans la vie quotidienne : laver son linge, faire sa cuisine, dormir en dortoirs…

Ce Camino est un creuset d'avenirs pluriels pour l'Europe. Comme tous les autres. Et tellement nombreux, qui l'irriguent.
Ce chemin, c'est d'abord un lent mouvement vers soi-même. Ce que la hâte, les découpes du temps de la vie active, le mode de vie urbain, les déplacements rendent plus difficile est ici à l'inverse, aisé. On parle à soi. Mémoire, méditations, solitude si on la choisit… C'est le quotidien de la marche. Ce chemin mène aux autres. On les rencontre avec une grande liberté. Très vite. Parce qu'on a le temps. On a là un choix de vie partagé, fait de l'unité de temps, de lieu, d'action.
Ce chemin traverse le monde. Et l'histoire. Marcher dans l'histoire n'est pas analogue à la visite d'un musée ou à la lecture d'un livre. C'est une traversée des apparences immédiates, un début de compréhension des juxtapositions, tensions, renaissances, tragédies qui se devinent. Passionné par l'histoire depuis mon enfance, j'ai bu une infusion du temps. Ce chemin dessine L'avenir. L'horizon présent de l'Europe est sombre. Pourtant, c'est ici, sur ce chemin, mon horizon : celui de la solidarité et des partages. Il y aurait trop à raconter d'anecdotes sur cette « chaîne » qui libère, éprouvée sur le chemin. Elle est bien réelle. Quand s'ouvrent les tiroirs dans nos têtes et qu'on a envie de vivre. Enfin. Un dessin d'espoir d'émancipations. Au pluriel.

Bourguignon aux ascendances indéfinies, ma découverte de l'absurdité des frontières remonte, je crois, à la primaire. C'était au centre de la France. L'école était, pour des raisons qui à l'époque nous échappait, séparée en deux par une ligne qu'il était interdit de franchir. Alors, à chaque récréation, on allait faire la guerre, à coups de ballon de hand, à ceux d'en face. Sans savoir pourquoi. Depuis, de Belfast au Rwanda en passant par la Bosnie ou Berlin, frontières et barbelés ne cessent de me tarauder. Sans oublier les trois plus grandes villes de l'Hexagone où j'ai vécu. A ce titre, Marseille est un formidable objet d'études tant cette ville est fracturée de partout. Et, à l'heure où flottent à nouveau quelques drapeaux parce qu'on ne sait plus où on habite, me vient en tête cette parodie d'Eluard : « *Au mur des chiottes, j'écris ton nom, patriote.* » Mener cet atelier sur cette thématique sur les terres du frontiste Stéphane Ravier fut donc un véritable plaisir.

Sébastien Boistel, journaliste au *Ravi*



Les partenaires

Au-delà des habitants et des participants des ateliers que *le Ravi* a animé trois mois durant, il y a des collectivités, des institutions, des médias, des associations... Ce sont nos partenaires. Et, qu'ils soient ou non financiers, sans eux, comme le veut la formule consacrée, rien n'aurait été possible...

Région Provence Alpes Côte d'Azu

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Ministère Culture Communication
Direction régionale des affaires culturelles Provence-Alpes-Côte d'Azur

Fondation Abbé Pierre pour le logement des défavorisés

addap 13 éduquer dans la rue

et les **Flamants...**

Deux quartiers, deux territoires, deux thématiques... deux suppléments en un. Mais la même envie de mettre son grain de sel et le doigt là où ça fait mal. Aujourd'hui, aux yeux des politiques, la jeunesse des quartiers n'est que maux et les migrants un bouc émissaire inépuisable. Et, aux Flamants comme à Saint Gabriel, en s'appuyant sur les associations de quartier, deux médias associatifs, des habitants de tout âge, de tout horizon, se sont transformés en journalistes à la sauce *Ravi*.

Je travaille sur la jeunesse. Et j'ai passé longtemps à travailler avec elle. J'ai beaucoup appris aussi et je constate que les jeunes ont beaucoup à dire malgré le regard négatif porté sur eux. Et que malgré tout, la vie d'un pays dépend de la jeunesse. J'espère que ma contribution sera positive face à son angoisse.

Ahmed Saïd

Pour des raisons différentes (éloignement, problèmes personnels ou entrée en formation), Chaïnese, Cherasade et Kévin (leur frimousse est à gauche) n'ont pas été totalement au bout du projet. C'est vraiment dommage. Chacun à sa manière s'était particulièrement investi. Dans les discussions et la vie du groupe - on a longtemps gardé affichée l'équipe de foot formée par Kévin - mais également dans la réflexion sur les sujets ou dans la préparation des interviews. Autant le dire tout de suite : on les attend de pied ferme pour la prochaine aventure !

Chaïnese Atamnia, Cherasade Agueni, Kévin Bouard

Les jeunes sont les Hommes de demain, la société a besoin d'eux. Il faut proposer aux jeunes du travail (CDI). Ils ont besoin de financements importants pour la formation et la création d'entreprise. Oh, mes jeunes enfants, je suis navrée de vous laisser le monde tel qu'il est. Plein de guerre et de haine froide

Jeune avance avance
Avec fierté et patience
Agit avec confiance

Jeune, toi la bougie de demain
Suit le bon chemin

Jeune, la vie c'est pas un congé
Dormir et manger
Dans les études il faut plonger
Et créer des formations et projets

Jeune, reine la paix et la solidarité
Reine l'amour et la liberté
Vivons ensemble
avec le respect et la tranquillité

Amina Bounab

Je constate que la place des jeunes est pour le moins mince dans l'espace public, en particulier dans les lieux de représentation, comme les organisations politiques ou syndicales. En revanche, ils sont très présents dans les émissions de chant, de danse, de télé-réalité. Comme s'ils n'étaient capables que de divertir mais pas de réfléchir. En plus, au fur et à mesure qu'avancent les crises économiques et écologiques, il apparaît que ce sera à la jeunesse d'assumer les choix faits aujourd'hui. Donc, la prise en compte des avis donnés par la jeunesse est un enjeu de société qui dépasse les questions d'âge de la vie.

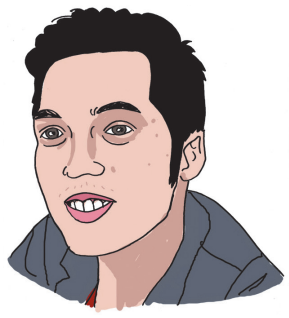
Nadia Khemri

Je regarde les jeunes avec optimisme
Sans aucun égard je l'écoute, je l'entends et souhaite parler d'eux
A travers l'ouragan fouettant les sociétés et malgré les difficultés
Jeunesse aujourd'hui avenir de demain
Je t'entoure de mes bras et je te tire par la main
Tels des flambeaux de la réussite éclairant le chemin
A la fois vaillants et fragiles, ils sont force et vivacité
Souvenirs de mon passé, de ma jeunesse
Je fais part de mes expériences de vie que je partage volontiers
Sans aucun doute je crois en la jeunesse
Inventive, heureuse et toujours en sourire
Bon vent !

Fatma Mahieddine-Benziane

On n'est pas sérieux quand on a 17 ans… écrivait Arthur Rimbaud. Et c'est heureux. Il ne manquerait plus que pour aller à la découverte de sa vie, de la vie, de soi, de l'autre, la jeunesse troque sa nécessaire folie contre un complet de majordome de palais en carton. Il ne manquerait plus qu'elle vieillisse au rythme effréné des angoisses et des peurs que la société lui assène comme des horizons immuables. Cet éternel on ne sait jamais qui n'a d'autre costard que celui du croque-mort des illusions et des rêves. Alors que sapée comme une danseuse étoile aux bottes de sept lieues, elle virevolte et enjambe, malicieuse, insolente et hilare, le précipice où se vautrent les bouches édentées qui lui conjurent de mourir avant même que d'avoir vécu. Va, rêve, pleure, chante, gueule, rit. Vis sans limite et sans peur.

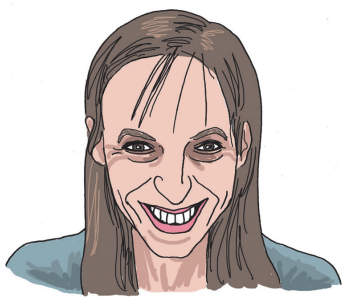
Thierry Dargent



Les jeunes sont au cœur de nombreuses problématiques actuelles, aussi bien au niveau politique qu'économique et social. Il s'agit dès lors d'un objet d'étude plus qu'intéressant. Ainsi, nous avons choisi de traiter plusieurs questions telles que celles du revenu inconditionnel, l'éducation, etc. Ce qui est notamment captivant dans le sujet sur le « jeune », c'est le nombre de points de vue que l'on peut avoir. Nombreux sont les avis qui peuvent être exprimés sur cet objet d'étude. Mais plus encore, l'apport culturel de ce sujet est immense. Ces points de vue, mais encore les connaissances transmises par le sujet montrent à quel point le domaine de discussion sur la jeunesse est étendu et d'actualité. C'est ce pourquoi ce sujet m'a vraiment intéressé.

Lukas Giordano

du Et si...



J'ai passé le début de l'atelier à ronchonner que je n'aimais pas les jeunes. Ceux que j'avais croisés jusqu'ici, pour la plupart, étaient de « vieux jeunes », sans esprit de révolte. J'ai ensuite rencontré avec un immense plaisir Amel, Kevin et Lucas et j'ai réalisé que mon collègue Laydine était ce que nous appelions « un jeune ». Ça m'a réconciliée avec le concept. « Le jeune » sait aussi s'engager. Mais la réalité n'est pas que rose. Le Conseil Jeune bat de l'aile depuis le départ d'Anne-Marie Tagawa, l'éducatrice Addap qui le portait, et les collègues cherchent de nouvelles formules viables à proposer aux ados. On sait comment accompagner les jeunes, mais le faire peut être compliqué, et repose souvent sur l'investissement personnel de salariés qui évoluent dans un contexte économique défavorable.

Marina Meloua

La jeunesse. C'est le moment de la vie le plus difficile pour un être humain, mais qu'il faut prendre à bras le corps. Pour ce faire, il faut une bonne tête, un bon cœur, une bonne santé, des soutiens et surtout de la patience. La jeunesse est un moment de questionnements, de doutes, de fragilité. C'est pour ça qu'il faut des bras pour accueillir et des épaules pour qu'ils pleurent et soulagent leur tête et leur peine. Il faut aussi que l'Etat les soutienne pour qu'ils ne relâchent pas leurs efforts, et que les entreprises ne rejettent pas ceux qui veulent apprendre. Surtout sous prétexte de leur entourage ou de leur peau. Car c'est la cause majeure de leur destruction. Soutenons et encourageons nos jeunes pour qu'ils ne tombent pas dans les fossés.

Taourati Moussa

Notre société paraît pour un grand nombre de jeunes une société non rassurante, fausse, qui n'a pas de sens. Où la réussite est aléatoire, réservée aux stars de la télé, aux sportifs, aux trafiquants ; où les valeurs éducatives, qu'on leur a inculquées depuis leur jeune âge, semblent déconnectées de leur quotidien. De son côté, la société regarde la jeunesse par le prisme du jeune non accompli, bon à rien, sans cesse jugé, évalué. Nous devons donc revoir notre approche avec les jeunes, surtout ceux qui sont en rupture scolaire, familiale, institutionnelle. Sortir des dispositifs verticaux pour commencer par nous demander : « *Qu'est-ce que le jeune a à gagner, en savoir et en qualité ? Comment cela va lui servir pour grandir ?* » Car comme l'écrit Georges Bernanos : « *C'est la fièvre de la jeunesse qui maintient le monde à température ambiante. Quand la jeunesse se refroidit, le monde claque des dents.* »

Icham Kabbache

La jeunesse, large thème. Nous avons choisi de t'aborder, de t'écouter, de te comprendre. Nous avons tenté de te faire une place, de te laisser la parole, de t'inviter à chaque rencontre. Tous désireux de te proposer un monde meilleur, nous avons cherché et tenté de construire des réponses. Pas facile ! À force de curiosité, de lectures, de discussions, de rencontres, nous avons tricoté ensemble un joli pull-over. Avec les plus belles laines, les couleurs les plus chatoyantes. Tu mérites le plus beau. S'il est trop petit, nous l'agrandirons. Si les couleurs sont moches, nous en changerons. Suffira-t-il à te protéger de la violence qui s'impose à toi ? Tu n'es pas seule. Avance tranquillement, sereinement. N'aie plus peur. Baisse tes armes. Sèche tes larmes. Nous sommes là, près de toi, avec toi. Ta force, ta beauté, ton intelligence te rendront plus forte. Tu porteras ce monde vers la paix. Nous te ferons toujours une place dans nos cœurs

Dalila Aïssa

« Le revenu de base crée indépendance et autonomie»

Pour le groupe des Flamants, l'absence de revenu est un véritable frein pour les jeunes. Il a donc imaginé un revenu universel et inconditionnel qui leur serait spécifique. Interview en visioconférence avec Johan Gouteron, référent régional du Mouvement français pour un revenu de base, sur l'intérêt de la proposition..

En quoi consiste concrètement le revenu de base ?
C'est un projet assez simple qui propose que chacun, de la naissance à la mort, bénéficie d'un revenu mensuel et gratuit. Il est inconditionnel, à partir du moment où on fait partie de la communauté politique. Cette proposition n'est pas qu'une idée de gauchistes, elle est aussi portée par des libéraux. Sur le montant, deux points de vue s'opposent : certains plaident pour un revenu faible (RSA, 529 euros) mais égal pour tout le monde ; d'autres pour un revenu supérieur mais progressif de la naissance à la majorité (400 puis 800 euros par exemple). Pour moi, il doit surtout couvrir le minimum vital (payer le loyer, l'énergie, se nourrir, se vêtir et permettre une vie culturelle et sociale). Donc, il ne peut pas être inférieur au seuil de pauvreté (entre 828 euros et 993 euros).

Quel serait l'intérêt d'un revenu de base pour les jeunes ?
Aujourd'hui un étudiant n'a pas de revenu, n'a pas droit au RSA. Soit il a une aide parentale, soit une bourse, soit il est obligé de travailler. Lorsque l'on travaille en étudiant, ça peut être très contraignant. Certains abandonnent ou suspendent leurs études pour vivre. Quand on est diplômé, il y a d'autres contraintes, comme accepter un boulot que l'on ne ferait pas forcément. Avec un revenu de base, je suis disponible à moi-même. Je n'ai pas à me subordonner à un employeur, je n'ai pas de nécessité d'argent. Je suis indépendant socialement.

En quoi pourrait-il être un levier d'insertion sociale et professionnelle pour eux ?
Avec un revenu de base, un jeune va avoir son indépendance et son autonomie, donc la possibilité de réaliser ses rêves, de changer de ville. Il n'a pas de comptes à rendre pour ses dépenses, ses projets professionnels ou ses activités sociales. Parce que le revenu de base apporte une libération par rapport aux contraintes financières, parce qu'il supprime la dépendance à l'emploi, à la compétition, et recrée du lien social, de nouvelles places pour les individus. Avec lui, on ne serait pas non plus tributaire d'activités illégales, même s'il n'efface pas la nature humaine. Pour moi, le revenu de base apporte un espoir au niveau d'un changement de société, de l'organisation sociale actuelle.

Quels sont vos arguments face aux oppositions ou réticences ?
Il y a deux oppositions qui sont des vues de l'esprit. La première est que le revenu de base va créer une société de fainéants. Mais environ 80 % des gens le disent pour les autres tout en affirmant qu'eux-mêmes continueraient à travailler. Et pourquoi un jeune qui a mis tant d'efforts à faire des études serait-il fainéant ? La deuxième opposition est celle du financement.

Justement, y-a-t-il un modèle de financement ?
Cela fait partie des questionnements du MFRB. Il y a plusieurs réponses, une liste de propositions à la disposition des responsables politiques. La première, c'est que le revenu de base se substituerait aux revenus sociaux, aux allocations, aux aides, voire à une partie du salaire. Par exemple, pour une personne au RSA, le revenu de base s'y substituerait ainsi qu'aux autres allocations ou prestations qu'elle toucherait. Autres pistes : le projet ancien de taxe Tobin sur les revenus financiers et marchands (0,05 % à 0,1 % sur les transactions financières) ou encore une plus forte taxation des héritages. A cette liste (non exhaustive) de financements a priori, il existe aussi des pistes a posteriori. Par exemple, dans les zones où le revenu de base est testé, comme en Islande, les gens se sentent mieux. Il y a donc des économies sur le soutien social, sur les dépenses de santé, etc.

Pensez-vous que ce revenu doit être attribué aux jeunes migrants ?
Nous n'avons pas réponse à tout et pour répondre à cette question, il faut déjà définir qui est membre de la communauté politique. Pour moi, ce sont les résidents fiscaux. Donc les migrants ou les réfugiés n'en font pas partie à leur arrivée mais sont pris en charge par la communauté. Par contre s'ils s'installent, ils en feront partie et auront droit au revenu de base.

Propos recueillis par Dalila Aïssa, Ahmed Saïd et Lukas Giordano.

Paroles,

Souvent ignorée, parfois couvée d'un regard amusé, la parole de la jeunesse a aujourd'hui ses lieux d'expression officiels : les conseils municipaux jeunes et autres conseils régionaux jeunes, calqués sur une démocratie représentative qui a montré ses limites. Ils restent encore inaudibles pour le grand public. Il y a donc encore beaucoup de choses à inventer pour que la jeunesse soit entendue. Nous avons donc décidé de les écouter.

Victime d'une triple peine

Aikel, étudiant

« Le 28 juin 2013, je me rendais à une épreuve du bac avec un ami. Deux policiers à moto nous demandèrent de nous arrêter pour un contrôle d'identité. Je me garai, agacé, et leur demandai de le faire rapidement. Je leur montrai aussi ma convocation, mais ils n'y accordèrent aucun regard. Le temps me semblait interminable. Excédé, je leur dis que j'allais rater mon épreuve et que j'aviserai leurs supérieurs de leur excès de zèle. A ces mots, ils me fusillèrent du regard et m'ordonnèrent de les suivre au poste, sans quoi j'irais faire le « mariole » en garde à vue. J'étais sidéré par une telle injustice.

Arrivé au commissariat, j'ai dû m'expliquer devant un autre policier. Ce dernier se mit à lire la déposition de son collègue. Elle était complètement mensongère. Il me posa aussi des questions, auxquelles il ne me laissa pas le temps de répondre. J'étais à bout de nerfs, je voulais expliquer que je n'avais absolument pas été irrespectueux. Mais il ne voulait rien entendre.
Résultat, j'ai raté mon épreuve et j'ai dû passer par le rattrapage pour avoir mon bac. Surtout, j'ai été condamné pour outrage et rébellion à une amende de 500 euros, avec mention au casier judiciaire. Une condamnation qui m'a empêché de travailler à l'été 2015. Depuis, je me tais, je ne parle plus, car quoi que je dise j'aurai toujours tort. »

Propos recueillis par Nadia Khémiri

Désorientée par sa conseillère

Safia, 22 ans

« Depuis 2012, je fais des petits boulots : soutien scolaire, animatrice, agent de restauration, agent de service hospitalier... A l'origine, je voulais faire un bac médico-social pour devenir sage-femme. J'avais fait mon parcours, étape par étape. En 3ème, j'ai eu une bourse au mérite qui aurait dû me permettre de choisir mon lycée. Mais la conseillère d'orientation m'a fait inscrire dans les vœux le lycée de mon secteur plutôt qu'un établissement proposant une filière médico-sociale, et je me suis retrouvée en seconde générale. J'étais dégoûtée. En plus, il y a une longue grève, il n'y a pas eu cours de décembre à mars. J'ai décroché.
Après, j'ai passé un BEP carrières sanitaires et sociales. Je n'ai jamais pu réintégrer une première, ni dans le public, ni dans le privé. Je ne veux pas passer par aide soignante, c'est trop long, il faut exercer pendant trois ans pour pouvoir passer le concours d'infirmière. Je vois donc avec Pôle emploi pour passer un bac carrières sanitaires et sociales en alternance et passer le concours d'infirmière.
Sauf que les études, ça coûte cher. C'est les moins de 25 ans qui ont besoin du RSA pour devenir indépendants, réussir, avoir des projets. »

RSA...venir mais pas maintenant

**Promouvoir l'autonomie des personnes, proposer de nouvelles solidarités entre individus, apporter de la sécurité dans la satisfaction des besoins élémentaires... Tels sont les objectifs poursuivis par les promoteurs du dispositif RSA inconditionnel voté en juin par le Conseil régional d'Aquitaine. *« L'idée*, explique Martine Alcorta, vice-présidente écologiste de l'institution, *c'est de créer un partenariat avec un département (compétent en matière de RSA) et l'Etat (qui finance). Notre participation consisterait à financer un groupe de travail, composé d'élus et d'associations chargés de définir les modalités de mise en œuvre du dispositif. »* Et de préciser : *« Cette expérimentation est inscrite dans la compétence innovation des Conseils régionaux. Lesquels financent le plus souvent des innovations technologiques. Et pour nous, ces innovations sociales sont tout aussi importantes. »*

Pour l'heure, le projet est en stand by du fait des élections régionales. *« Nous n'avons pas estimé son coût*, confirme Martine Alcorta. *Ce que nous imaginons, c'est qu'il se substitue aux prestations CAF. [Mais] nous travaillons [déjà] avec deux associations et un jeune économiste veut nous rejoindre. Tout est prêt pour passer à la phase concrète. »* En espérant que la nouvelle majorité n'enterre pas le projet...

Dalila Aïssa et Jean-François Poupelin

Voyage expérimental

Inquiètes pour leurs jeunes ou désabusées par leur expérience, Amina, Taourati, Cherasade et Chaïnese rêvent d'un centre de formation professionnelle innovant, accueillant, qui casse les stéréotypes et s'ouvre à la culture. Ça existe ! Petite balade dans un monde de l'expérimentation.

paroles...

Toujours « à la table des enfants »

Morgane, 21 ans, étudiante et militante

« Dès ma sortie du lycée, j'ai cherché à m'engager, je veux aider. Je suis entrée dans le groupe de Nice d'Amnesty International et j'y ai mis beaucoup d'énergie. Très vite, on m'a mise responsable de l'antenne "jeune". Même si ça a été très formateur, ça m'a déçue. C'était comme être à la table des enfants, alors que je voulais être avec tout le monde, apprendre de tout le monde. Puis, j'ai intégré en parallèle le groupe local de Greenpeace, qui cherchait un référent presse. Là aussi j'ai beaucoup appris, mais avec cette fois des gens à l'écoute. Puis est venue l'idée à quelques-uns de monter une édition d'Alternatiba dans le « 06 ».
Au départ, les gens nous ont dit que ça ne marcherait pas, que ça ne prendrait pas dans le département, qu'on était jeunes et donc pas conscients du travail. Mais finalement ça a pris : 8 000 personnes sont venues le jour J, des réseaux se sont constitués, etc. Trois semaines après, on recevait encore des félicitations ! Aujourd'hui, je suis sur la liste « Région coopérative » portée par EELV et le Front de gauche au titre de la société civile et on me voit de nouveau comme une jeune. Alors que pendant Alternatiba j'ai assuré la com, les relations presse, les partenariats, je dois encore faire mes preuves : afficher, tracter. »

Propos recueillis par J-F. P.

Une perche auprès des jeunes

Laydine Hamadi, 24 ans, animateur, défend les espaces de parole pour les jeunes.

Malgré ses presque deux mètres, Laydine est un garçon discret. Il a grandi au Mali, copropriété dégradée proche de la Busserine (14e arr.). Il observe toujours les allers et venues des gamins depuis le balcon de l'appartement de sa mère au 10ème étage. Lui aussi faisait « *beaucoup de bêtises* » au collège. Mais pas seulement.

Avec ses collègues, « *la belle équipe* », il pratique intensivement le foot, entraîne les plus jeunes. Des éducateurs de l'Addap 13 leur proposent un lieu de parole, un conseil jeunes de quartier, aujourd'hui en sommeil. Un soir par mois, une trentaine de personnes se réunissent autour de thématiques choisies par des ados de 15 à 25 ans : les jeunes et la justice, les Roms, les relations filles-garçons… « *On y croisait aussi bien le dealer du coin que la prof de français d'Edouard Manet*, raconte Laydine. *On commençait par un brainstorming, puis on travaillait en petits groupes sur une saynète ou un texte qu'on jouait ensuite devant les autres.* » Après l'urgence et la rigolade : gros débat et grosse collation.

Conquérir la parole

Réservé, tout noir et tout en os, Laydine se voit comme le cliché du jeune de quartier. C'est sa bande de collègues qui lui a d'abord donné le courage de prendre la parole, puis le désir de transmettre. Aujourd'hui, Laydine est animateur au centre social Les Flamants Iris et dit que des espaces d'expression comme le conseil jeunes sont précieux : « *Pour la construction identitaire et professionnelle. Il y a aussi les bénéfices de l'apprentissage de l'écoute entre pairs, comme de l'écoute par les professionnels du quartier.* » Pour preuve : tous ses amis travaillent.

Au centre social, lui se fait passeur : accompagner à la découverte de nouveaux horizons, favoriser l'expression, responsabiliser les jeunes. Il nous incite, nous, les vieux, à leur donner les clés. Nous pourrions être surpris.

Marina Meloua

En sortant au métro Vieux Port, lieu symbolique de Marseille, nous sommes subjugués par la beauté de l'endroit, qui a connu récemment beaucoup de changements. Nous avons aussi l'impression d'être embrassés par cette belle mer bleue et accueillis par les bateaux. Direction le ponton du cercle nautique de Rive Neuve, sur le quai du même nom, où nous attend Philippe Thomé. Directeur de Boud'Mer, une association de réhabilitation de bateaux traditionnels et de sensibilisation au respect de l'environnement marin, il accueille régulièrement des jeunes et des moins jeunes en chantier pédagogique avec son équipe de bénévoles.

Ce jeudi 19 novembre, Xavier Lefevre, un ancien financier de 38 ans en reconversion professionnelle, et Abdoulay Dira, déjà diplômé du CAP Entretien de bateaux de plaisance que passe son collègue, s'activent sous un agréable soleil d'automne sur le Beppina, un pointu marseillais mis à sec pour son entretien annuel. Autant le premier est massif, autant le second est longiligne aux trais fins. « *Aujourd'hui, on a fait le carénage, le ponçage de la coque, la résine, la peinture interne* », détaille l'Ivoirien de 24 ans, arrivé en France il y a tout juste un an et demi et actuellement en service civique.

« *L'intérêt de Boud'Mer, c'est de former à bien faire les choses, mais sans pression* », explique de son côté Xavier Lefevre. « *L'objectif est de faire découvrir les métiers liés à la mer, de proposer de possibles pistes de réorientation ou de mettre en application et approfondir des connaissances*, complète Philippe Thomé. *On fait toucher à tout : le bois, la peinture, l'électricité, la mécanique.* » Et de préciser : « *Les services civiques consacrent aussi une partie de leur temps aux activités de l'association.* » Comme des ateliers de sensibilisation à l'environnement.

Une école centrale

Une voie qui a visiblement le vent en poupe. La médiation fait aussi partie du cursus de SimplonMars (*le Ravi* n°134), une formation qualifiante lancée cette année par la prestigieuse Ecole centrale de Marseille. « *Il y a une demande dans les associations* », confirme Mathilde Chaboche, la coordinatrice du labo sociétal de l'école, dans son bureau un peu trop baigné de soleil à cause d'un store capricieux qui donne sur le technopôle de Château Gombert, dans les quartiers nord de la ville (13e arr.).

Mais la formation, inspirée des parcours de Simplon.co, une entreprise sociale du numérique, a d'abord vocation à former en moins de 8 mois des développeurs (sites web, applications mobiles) grâce à une pédagogie active. La théorie est immédiatement mise en pratique sur des projets, l'autonomie, le travail en groupe sont stimulés. « *Le principal critère de sélection est la motivation*, assure Mathilde Chaboche. *Ça n'est pas l'école, il n'y a pas de notes, et c'est important parce que nous avons des décrocheurs. [Mais] on est exigeant sur l'attitude, la présence, le respect des horaires, qui est le premier point d'inquiétude des entrepreneurs* » avec ce genre de profil.

Un profil de jeunes (18-30 ans) issus des quartiers prioritaires et/ou de milieux défavorisés et en difficulté d'accès à l'emploi. D'où un second « *axe fort de la formation* » : l'accompagnement des stagiaires. Ateliers CV et entretien en amont, suivi dans la recherche d'emploi en sortie de formation ou encore des interventions hebdomadaires de professionnels. « *On essaie aussi de combler un manque de réseau, de capital culturel* », explique Mathilde Chabote.

Discrimination positive

Résultat, un taux insolent de 90 % de retour à l'emploi (CDI, CDD, emploi aidé) pour les 16 premiers stagiaires (sur 24 au départ) qui sont allés au bout de la formation. Parmi lesquels quatre jeunes femmes, dont deux ont déjà signé un CDI. « *S'il y a encore très peu de parité dans la formation, les filles peuvent jouer d'une discrimination positive*, promet Mathilde Chaboche. *Les entreprises se les arrachent pour féminiser leurs équipes, mais aussi pour pouvoir répondre à des projets plus féminins.* » Et de lancer : « *Il y a des places pour les filles en-dehors des services à la personne !* »

Au Cieres, les objectifs ne sont pas les mêmes. « *S'il n'y a pas de réussite, ce ne doit pas être un échec. Parfois, il faut peut-être plus de temps* », dit Valérie Lapalus, une ancienne journaliste entrée en 2011. Installé au pied de l'historique quartier du Panier, côté Porte d'Aix (2e arr.), ce centre de formation est spécialisé dans la formation générale à un socle de compétences de base (français, maths, informatique, anglais, citoyenneté), une forme de remise à niveau, pour un public souvent très éloigné de l'emploi (sortants de prison, chômeurs de longue durée, décrocheurs, étrangers).

Co-construction constructive

Se présentant comme centre d'innovation (pour l'emploi et le reclassement social), le Cieres ne ment pas. Il y a par exemple le projet de publication d'un magazine, *Expressions*, porté par Valérie Lapalus. « *A travers le journalisme, les participants travaillent le français, l'informatique, s'entraînent à prendre la parole et des contacts avec les interviews. Mais le projet permet aussi de travailler sur l'image de soi, sur la confiance, le travail en équipe, le savoir-être* », détaille la formatrice.

Autre singularité, le centre dispose d'un médiateur culturel. Un poste créé et occupé par un ancien stagiaire. « *On travaille avec les associations et dispositifs culturels du territoire, sur la photo, le cinéma, le théâtre*, explique Françoise Nasri, la fondatrice du Cieres, aujourd'hui à la retraite. *Si la culture est transversale [aux publics], elle est aussi une finalité. Pour les stagiaires, c'est une manière de s'insérer, de s'intégrer, d'exercer leur citoyenneté.* »

Conclusion de Valérie Lapalus : « *L'idée est toujours de proposer des projets avec des fils rouges dont les chemins peuvent fluctuer en fonction des personnes, de leurs envies, besoins ou attentes. Nous sommes dans la co-construction.* » Comme dans un projet de journalisme participatif bien connu.

Amina Bounad, Taourati Moussa et Jean-François Poupelin, avec la participation de Chaïnese Atamnia et Cherasade Agueni